

Préface de catalogue pour Stéphane Erouane Dumas

*Écrire des poèmes?
plutôt suivre la côte
fragment après fragment
ça avance
ça respire
ça se déploie. »*

Kenneth White

Terre de diamant

Stéphane Erouane Dumas. La traduction littorale

Un homme, un rivage...

Cette belle, cette éternelle histoire, on se souvient que la peinture nous l'a déjà racontée, au moins à deux fortes reprises, à l'aube et au déclin du romantisme.

1/ Moine au bord de la mer. Caspar David Friedrich. 1 810. Berlin, musée de Charlottenbourg.

Minuscule, une robe de bure vue de dos promène ses pas et son regard au bord de l'immense et du sombre, en lisière du sans-fin. Humblement, le fini s'approche de l'infini, fait de sa stupeur une offrande et de l'horizon son oraison.

2/ Bords de mer à Palavas, Gustave Courbet. 1854. Montpellier, musée Fabre.

Ici le peintre, dont on sait qu'il ne souffrait ni de modestie ni de mysticisme, se représente, certes tout petit devant le grandiose, mais le saluant quand même avec l'orgueilleuse emphase d'un Rastignac cosmique: « Infini, à nous deux! ». L'horizon n'est plus, comme dans le cas précédent, la dernière icône possible du sacré, mais une des premières allégories d'un avenir humain dont certains commencent à proclamer qu'il s'annonce radieux.

Mais, si séparées semblent-elles entre romantismes cosmique et historique, les deux œuvres se rejoignent au fond par l'unique sujet dont elles traitent : l'horizon.

Elles partagent une même rhétorique où le rivage est la meilleure figure passible pour dire la rencontre, extasiée ou exaltée qu'importe, du regard et de l'horizon, de l'esprit et de l'infini.

Un homme, un rivage...

A la Fin du siècle suivant, voici une œuvre dont le rivage est l'unique sujet, l'unique territoire, le seul questionnement. Presque depuis son origine, la peinture de Stéphane Erouane Dumas ne dit, n'examine et ne décline que le rivage, sa géographie, sa géologie, sa botanique, sa zoologie... Et d'un seul rivage, qui s'étend presque moins en longueur qu'en largeur et épaisseur, non loin de Varengueville, sur la côte normande. Mais ici, pour des dizaines d'images de rivages, pas un seul horizon. Il vaudra qu'an y réfléchisse.

Cette œuvre n'envoie pas le regard voguer ou loin sur des vagues, des nuées et des songes, mais le maintient ici, au plus près et au plus précis de la rencontre entre terre et mer, serré sur les sables et la craie, la coquille, les racines, le varech... Le rivage n'est plus ici le lieu paradigmatique d'un grandiose dialogue avec l'infini, mais celui d'un entretien intime avec l'infime.

Qu'est-ce alors, précisément, que le rivage en cette œuvre?

De quoi y est-il figure ou lieu?

N'y aurait-il d'ailleurs pas un meilleur terme pour nommer l'espèce d'espace constituant l'unique champ de ce travail?

Littoral, peut-être, pourrait déjà mieux convenir, en ce qu'il désigne moins une simple ligne, trop abstraite, qu'une frange, une surface frontalière et un écosystème. Mais il est un autre mot, très beau et un peu oublié, qui semble serrer d'encore un peu plus près l'essence très particulière de l'espace exploré par cette œuvre.

L'estran. Ouvrons le Petit Robert des noms communs :

ESTRAN : m. (7687) ; mot normand, du vieux français *estronde rivage* ». *Geogr.*

Portion du littoral entre les plus hautes et les plus basses mers.

C'est le mot entre qui est ici important, et qui nous fait préférer à tout autre le terme d'estran pour nommer l'espace où s'emploie et se déploie le travail de Stéphane Erouane Dumas. Ce qui l'intéresse en effet dans le rivage, ce n'est pas tellement qu'il soit une limite, moins encore le bord extrême et vertigineux où le fini s'abîme en l'infini, c'est surtout qu'il est un presque lieu, un territoire flou, interlope, vaguant au gré des heures et des marées entre le solide et le liquide, l'inerte et le mouvant, l'humide et l'aride, un champ indécis où acquiescer le mande au bénéfice du doute.

En somme, le terrain vague par excellence. Et, par excellence ainsi, le terrain idéal à offrir à l'art pour qu'il s'en empare aux fins de le connaître, de le préciser et de l'organiser. C'est-à-dire, si l'on regarde bien la question au fond, la traduction littérale, littorale et radicale du principal problème de l'art de ce temps, celui de la création.

Avant que la terre n'émergeât de l'océan et ne devint terre ferme, régnait le chaos ; et entre les lasses de haute mer et de basse mer, la où elle est en partie dévoilée et émergente, une sorte de chaos règne encore, que seules peuvent habiter des créatures anormales.» Henry Thoreau, Cape Cod.

On se doute bien que le grand connaisseur de la Bible qu'était ce poète américain n'a pas noté cela sans penser à la fameuse seconde phrase de la genèse: « Or la terre était vague et vide » (tohou oubohou).

Qu'on le nomme donc rivage, littoral au estran, c'est bien ce tohu-bohu originel, cet état vague et presque vide d'un univers en gésine qui constitue le sujet et l'aire de déploiement de cette peinture.

Port d'embarquement pour l'avenir et l'horizon chez les romantiques, le rivage est ici point d'ancrage aux origines, et de départ vers les possibles.

Par ailleurs...

Par ailleurs y a-t-il, peut-il y avoir espace plus parfait que celui-ci pour laisser courir l'art entre toutes les questions qu'il se pose depuis toujours et nous manifeste aujourd'hui plus que jamais?

Entre la matière et le concept entre l'icône et l'abstraction

entre le bruit et le rythme

entre le même et l'autre

entre l'affirmation d'un savoir-faire et l'aveu d'un non-savoir que faire.

Ce que nous dit brutalement et subtilement cette œuvre, c'est que le rivage est peut-être le dernier visage que Von puisse aujourd'hui donner encore au monde.

Visage ballotté de sac en ressac, balancé entre vastes grèves et tempêtes équinoxiales.
Visage actuel du monde, un rivage sans horizon.

Un littoral pauvre, mais ample. Et empli de toutes les richesses cachées.

Et puis de la lumière. Et de l'espoir de retrouver un horizon.

Par ailleurs...

Un homme... un rivage.

Un homme et un rivage tout autour de lui.

Il y a, en cette exposition. un tableau tout à la fois atypique (le seul à comporter une figure humaine) et central: « Le peintre dans sa flaque ».

Autoportrait de l'artiste, à demi immergé dans une petite mer, au centre d'un monde incertain mais piqué de gnomons qui ne sont là que pour montrer leurs ombres et manifester ainsi qu'ailleurs est un nuire centre.

Mandalas à deux centres : celui, visible, de l'artiste, de son visage. Et celui, hors-champ, de la source lumineuse.

Des siècles durant, on a pensé que l'homme était au centre du monde. Depuis près d'un siècle, on croit savoir que le monde n'a plus ce centre. Ou que s'il en a un, il est bien loin du cœur de l'homme.

Mais si, maintenant, et entre autre par la voie de cette œuvre superbe, il s'agissait de commencer à découvrir que l'homme et l'univers sont l'un à l'autre, mutuellement, réciproquement, incessamment, centre et rivage, horizon et visage?

« Éléments de littoralité.

Rhétorique du rivage...

Écriture côtière...

Géopoétique...

Les trois points de suspension sont le signe d'une ouverture dans laquelle je vois continuer, plus ou moins maladroitement ! mais aucune habileté ne m'aiderait, comme un de ces crabes, à tâtonner.

Pour le moment, heureusement, la marée monte.

Jouissons-en. »

Kenneth White,.

Le plateau de l'Albatros.

Gérard Barrière

17 octobre 1995